

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**182 | avril-juin 2007**

**Racisme, antiracisme et sociétés**

---

## Méthodes en histoire orale

Genèse de l'autorité politique au Moogo

**Mahir Şaul**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29460>

DOI : [10.4000/lhomme.29460](https://doi.org/10.4000/lhomme.29460)

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2007

Pagination : 215-232

ISBN : 978-2-7132-2126-2

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Mahir Şaul, « Méthodes en histoire orale », *L'Homme* [En ligne], 182 | avril-juin 2007, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29460>

---

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=LHOM&ID\\_NUMPUBLIE=LHOM\\_182&ID\\_ARTICLE=LHOM\\_182\\_0215](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_182&ID_ARTICLE=LHOM_182_0215)

---

## Méthodes en histoire orale. Genèse de l'autorité politique au Moogo

par Mahir SAUL

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2007/2 - N° 182

ISSN 0439-4216 | ISBN 2-7132-2126-2 | pages 215 à 232

---

Pour citer cet article :

—Saul M., Méthodes en histoire orale. Genèse de l'autorité politique au Moogo, *L'Homme* 2007/ 2, N° 182, p. 215-232.

---

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Méthodes en histoire orale

## Genèse de l'autorité politique au Moogo

Mahir Şaul

DANS UNE SÉRIE de publications échelonnées de façon régulière sur près de quarante ans, Michel Izard a façonné, dans un style personnel, une ethnographie globale de la société moose équivalant, dans le registre littéraire, à ce que la structure politique moose représente dans l'histoire culturelle et politique de l'Afrique de l'Ouest. Dès le début, son œuvre portait expressément sur l'histoire, non seulement parce qu'elle prenait comme sujet principal les institutions précoloniales (ce qui était déjà courant à l'époque), mais parce qu'elle abordait la question plus technique et exigeante de la chronologie (ce qui était rare dans l'anthropologie des années 1970).

Est-ce l'univers social des Moose qui a poussé les observateurs à envisager une perspective historique ? Difficile à dire. *A priori*, les éléments oraux du patrimoine culturel moose n'ont pas une plus grande historicité que ceux qu'on peut trouver en d'autres endroits et dans d'autres sociétés. Peut-être y avait-il quelque chose dans les aspirations de la fin des années 1950 qui exigeait que l'on se tournât vers le passé ? Un autre anthropologue spécialiste des Moose, Elliott Skinner (1964), a lui aussi opté pour une approche historique peu commune pour l'époque, puisqu'il s'est attaché à retracer la période coloniale en mêlant travail de terrain et consultation d'archives. Michel Izard s'est quant à lui concentré sur l'organisation précoloniale, un espace politique – au sens propre comme au figuré – que l'occupation coloniale n'a pas anéanti mais profondément modifié. L'anthropologie de Michel Izard s'est donc développée au sein d'une conjoncture favorable qui voit se rencontrer l'inclination personnelle du chercheur et les préoccupations de ses interlocuteurs. Ces derniers étaient pour la plupart d'habiles acteurs politiques du Yatenga, héritiers du royaume moose le plus au nord, le plus grand après celui de Waogdogo (Ouagadougou). Dans l'un des premiers chapitres de *Moogo*, Michel

---

À propos de Michel Izard, *Moogo, l'émergence d'un espace étatique ouest-africain au XVI<sup>e</sup> siècle : étude d'anthropologie historique*, Paris, Karthala, 2003.

Izard propose une réflexion sur la manière par laquelle les conversations de terrain peuvent susciter les intérêts et problématiques du chercheur, un processus probablement courant dans les annales de la recherche anthropologique mais particulièrement fécond dans ce cas précis. Quoi qu'il en soit, l'anthropologie a aujourd'hui rattrapé ses pionniers : les histoires, précoloniale et coloniale, sont devenues des sujets tout à fait courants dans notre discipline.

## Le projet d'une vie

Le premier ouvrage de Michel Izard, intitulé *Introduction à l'histoire des royaumes mossi* (1970), fut le précurseur de *Moogo*. Cette vue d'ensemble de l'histoire précoloniale des royaumes moose proposait une évaluation critique de la littérature existant à l'époque sur les Moose, dont une bonne partie de « travaux coloniaux ». Cette littérature de valeur inégale était considérable, étant donné l'importance conférée par les autorités coloniales au facteur de stabilité que représentait le système politique moose. Le livre déclarait en toute modestie que son objectif était d'établir une carte politique précise des Moose à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, époque de l'occupation française, avec identification des entités politiques indépendantes du royaume central. L'élaboration de cette carte, qui se trouve à la fin du second volume (pp. 388-389), eut pour conséquence secondaire une évaluation critique et un rejet du cadre chronologique qui avait été établi pour les Moose. Cette seconde pierre angulaire s'est révélée cruciale en passant l'épreuve du temps, et il va sans dire qu'elle a une pertinence pour tout ce qui concerne la région de la boucle du fleuve Niger. Elle contient également des implications méthodologiques fondamentales. L'*Introduction...* est devenue la base d'un projet ethnographique ambitieux. Publié après plusieurs autres travaux, *Moogo* est venu proposer un nouveau regard sur les mêmes questions.

En 1980, Michel Izard soutient une thèse de doctorat d'État, fruit de neuf années d'investigation sur le terrain (1963-1971), aboutissement conforme aux standards ayant cours en France pour ce diplôme dans les décennies précédant la réforme des universités. Une partie de ce vaste travail fut par la suite publiée dans deux ouvrages destinés à deux publics différents, et dont *Gens du pouvoir, gens de la terre* (1985a) est le plus marquant. Visant un lectorat universitaire, il propose une description et une analyse approfondies du royaume du Yatenga, de son administration et de son évolution. Les cérémonies royales y bénéficient d'un traitement fouillé, fournissant un compte rendu pénétrant de l'imposant côté théâtral de la vie politique moose. La publication du second ouvrage, intitulé *Le Yatenga précolonial* (1985b), constitua, quant à elle, l'accomplissement d'une promesse. S'adressant principalement aux habitants du pays, ce livre sur l'histoire politique du Yatenga fut rédigé avec le souci permanent d'un langage accessible aux non-spécialistes. Le texte se veut le reflet des traditions orales du Yatenga, tout en plaçant les données dans le moule d'un récit narratif, genre qui ne fait pas partie intrinsèque de ces traditions. Il maintient ainsi une continuité avec le cadre interprétatif de l'*Introduction...* de 1970 et la portée critique actuelle de *Moogo*.

Sept ans plus tard parut le court volume intitulé *L'Odyssee du pouvoir* (1992), anthologie rassemblant une version légèrement remaniée de douze articles publiés par Michel Izard entre 1973 et 1989, sélectionnés parmi une trentaine. Dans ces textes traitant de la philosophie politique des Moose et de l'anthropologie symbolique, la politique moose est reliée à la conception locale de la personne et de la cosmologie. L'auteur explore ces topiques en privilégiant les paramètres de temps et d'espace. À un moment donné, les deux apparaissent juxtaposés en tant que ancestralité et identité locale, qui façonnent ensemble le destin des agents politiques ainsi que leur personnalité individuelle. Dans un cadre épique procuré par la tradition, ces acteurs mènent une existence périlleuse où ils risquent une fin prématurée, qui peut revêtir deux aspects : la mort ou la folie. Une fois l'issue établie, l'analyse nous ramène subtilement au commencement, au temps et à l'espace, car ce sont les ancêtres qui tuent et les esprits locaux qui rendent fous.

Une revue exhaustive des publications de Michel Izard nécessiterait de prendre en compte trois autres travaux qu'il a contribués à mettre au jour : la fameuse anthologie d'essais dirigée en collaboration avec le regretté Pierre Smith (Izard & Smith 1979) ; le gigantesque projet collectif de dictionnaire anthropologique dirigé conjointement avec Pierre Bonte, dont il a rédigé ou co-rédigé une quarantaine d'entrées (Bonte & Izard 1991, 2004 et 2007 pour la seconde édition augmentée) ; et l'imposant volume *in-quarto* en hommage à Claude Lévi-Strauss (Izard, ed. 2004). Dans le présent article, je limiterai mes propos à certaines des questions méthodologiques abordées dans *Moogo*.

Michel Izard explique que *Moogo* trouva son origine dans une invitation à produire une version révisée de son *Introduction...* en vue d'une nouvelle édition. Depuis 1970, des travaux majeurs avaient été publiés sur les traditions orales moose, parmi lesquels il retient celui de Junzo Kawada concernant la partie sud-est du système politique moose, qui était jusque-là mal connue. Historiquement, c'est près de cette zone que le système de gouvernement moose a pris ses marques, ce qui offre une passerelle vers les formations politiques apparentées du nord du Ghana actuel ; les traditions de ce système sont donc d'une importance cruciale pour interpréter le reste. Plus important encore, souligne Michel Izard, notre regard sur l'histoire orale a changé, enrichi par les nouvelles publications concernant différentes régions de l'Afrique et les intenses débats qui ont suivi l'optimisme initial des années 1960. Après avoir considéré toutes les options, il en est arrivé à la conclusion qu'il serait plus pertinent de se lancer dans la rédaction d'un nouveau livre. Cette décision mena à l'élaboration d'un long texte aux accents philosophiques, incorporant ses principales découvertes déjà présentées dans ses travaux antérieurs sans forcer sur la répétition des preuves empiriques qui faisaient le cœur de l'*Introduction...*

## L'Histoire à partir de la tradition orale

218

Si les débats sur les limites de l'histoire orale et les problèmes qu'elle soulève prêtent à *Moogo* une réflexion sous-jacente sur le sujet qui n'est pas perceptible dans l'*Introduction...* – l'ouvrage pionnier –, Michel Izard n'y consacre que quelques pages. Sa contribution essentielle en la matière réside plutôt dans l'examen des circonstances dans lesquelles l'histoire déterminée par la généalogie peut ou ne peut pas être étayée par des références écrites provenant d'une autre source que la tradition, une question qui se pose dans la révision de la chronologie moose mentionnée plus haut. La relation entre sources orales et sources écrites en Afrique de l'Ouest peut faire l'objet d'une évaluation critique plus poussée qui sera proposée ci-dessous dans l'exemple fourni par *Moogo*, après un rapide passage en revue de quelques points de repère concernant l'histoire orale.

Depuis le début des années 1960, Jan Vansina, par le biais de ses déclarations programmatiques et de ses recherches approfondies en Afrique centrale, a nourri l'attente pleine d'espoir que les traditions orales pourraient aider à combler les vides de l'historiographie africaine dus au manque ou à l'absence de documents écrits. Si l'impact de son travail fut renforcé par le grand nombre d'étudiants qu'il forma à l'université du Wisconsin, la trouvaille principale de plusieurs générations de chercheurs en histoire orale fut une conscience accrue des limites d'une telle historiographie. La prudence, elle aussi accrue, est évidente dans le traitement plus récent du sujet par Vansina (1985), qui accorde une grande place à la linguistique, à l'archéologie, à l'écologie et à toute une série de disciplines utiles pour enquêter sur de longues périodes, alors que la tradition orale désigne souvent un genre qui peut être analysé selon une structure narrative. Dans ce cadre, l'enquête généalogique se révèle relativement peu intéressante.

Lorsque David Henige aborda spécifiquement le thème de la généalogie et des listes de rois, beaucoup considérèrent son ouvrage comme une violente critique de la démarche consistant à déduire la chronologie de ces généalogies et listes de rois (Henige 1974). L'objectif de Henige, dont les propos n'invalidaient d'ailleurs pas les autres usages historiques de la tradition orale, était d'aider la nouvelle historiographie africaine, alors en plein renouvellement grâce aux chercheurs africains, européens et américains favorables à, ou engagés dans la cause anti-coloniale. Mais en recadrant le problème de l'estimation du temps dans un monde bien plus vaste et en tirant ses exemples les plus parlants de les Antiquités moyen-orientale, grecque ou asiatique, pour lesquelles existait un siècle de recherches, il constata que les méthodes généalogiques laissaient terriblement à désirer. Que pouvait-il rester après une telle démonstration ?

La plupart des anthropologues se rallièrent aux conclusions de Henige, chacun selon ses propres raisons, ancrées dans les principaux modes d'argumentation fonctionnelle, structurale ou symbolique. L'une d'entre eux, Judith Irvine, proposa cependant un contre-exemple pour l'Afrique de l'Ouest (Irvine 1978). Son article n'était pas une réponse à Henige, mais à ce qui était devenu un lieu commun en anthropologie après les recherches majeures démontrant comment les

généalogies étaient déformées ou manipulées. Sa démonstration particulièrement lucide et convaincante indiquait que, chez les Wolof du Sénégal, la production généalogique n'était pas aussi flexible que les analyses anthropologiques l'avaient montrée ailleurs : pour la période allant du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, l'historicité des personnages de ce répertoire oral et la précision des indications chronologiques données par les spécialistes pouvaient être vérifiées. Cela s'explique par certains aspects de la transmission des informations, comme, par exemple, la nature publique de la concurrence pour le statut et la richesse, ainsi que la divergence d'intérêts entre ceux dont le statut pouvait être rehaussé par l'embellissement des récits et les griots qui pouvaient leur en fournir les moyens. Une conclusion générale importante que l'on peut déduire de tout cela est que la distinction entre les différentes échelles de temps est indispensable. Le pessimisme méthodologique justifié dans le cas d'une liste de rois courant sur mille ans et procurée par une source unique en Assyrie n'est pas forcément valable pour une histoire de deux cents ans fondée sur la comparaison rigoureuse de déclamations publiques.

Deux autres exemples d'histoire orale méritent considération, puisqu'ils sont liés au contexte ethnohistorique moose, sinon directement à *Moogo*. Le premier, dû à Paul Irwin, est la discussion qu'il introduisit sur la méthode inspirée de ses recherches à Liptako, un émirat fulbe du XIX<sup>e</sup> siècle limitrophe, de deux royaumes moose étudiés par Michel Izard (Irwin 1981). L'une des découvertes surprenantes d'Irwin, bien qu'elle soit énoncée avec légèreté et ne fasse en aucun cas partie de ses conclusions majeures, est que les hommes connaissant les traditions à Liptako peuvent citer la plupart des grands événements qui ont marqué l'émirat depuis sa fondation en 1810 en utilisant une grille de périodes de règne pour les émirs – système pouvant être converti en chronologie absolue (à quelques mois près). Cette habitude fut probablement inspirée par l'islam, bien qu'elle ne suive pas le calendrier musulman et n'implique pas de données écrites (en dépit du fait que la lecture et l'écriture étaient communément utilisées à des fins religieuses ou studieuses). Les informations étaient conservées par des hommes instruits et curieux, et non pas des chanteurs de louange qui, à Liptako, jouissaient d'une réputation bien moins enviable que chez les Wolof. Il peut paraître étrange, après cette remarque, d'ajouter que, pour Irwin, la première leçon de son livre était les sérieuses limites des traditions orales concernant l'écriture de l'histoire, propos très proche de celui de Henige. Malgré l'intelligence, l'érudition, l'intérêt et les scrupules de certains des meilleurs détenteurs de la tradition, il est impossible d'envisager le matériau-source séparément de son interprétation dans sa transmission par un témoin contemporain, en raison de l'absence de transcription. Irwin conclut que, dans un tel environnement, le chercheur peut éventuellement obtenir le style et le modèle culturel du fonctionnement politique, mais très peu d'éléments concernant les événements factuels du passé.

Dans une longue série d'articles et de livres sur l'expansion dagara depuis ce qui est aujourd'hui le nord du Ghana jusqu'au sud-ouest du Burkina Faso, Carola Lentz et son collaborateur Richard Kuba ont élaboré un type différent de

projet historique (Lentz 2000 ; Kuba & Lentz 2002). La langue des Dagara est suffisamment proche de celle des Moose pour considérer qu'elles ne font qu'une, même si un tel rapprochement est inacceptable aux yeux de la majorité des intellectuels des populations concernées, pour des raisons historiques mais aussi en raison des conséquences sur la politique contemporaine de l'ethnicité au niveau de la scène nationale (les positions des Dagara instruits à propos des liens historiques avec les Moose-Dagomba sont abordées chez Lentz, 1994). Un des facteurs est que, par une curieuse ironie, les Dagara ont acquis l'image d'une ethnicité « non étatique » proverbiale – antithèse de ce que les Moose incarnent. Par conséquent, les recherches de Lentz et de Kuba se focalisent sur les sanctuaires de la terre, qui sont l'un des termes d'une dyade essentielle dans la conception que Michel Izard a des Moose ; son opposé complémentaire, le pouvoir, demeure faiblement développé dans la pratique et la pensée dagara. Lentz préfère mettre de côté la question de la chronologie, puisqu'un cadre général d'environ deux siècles établi en grande partie à l'aide d'éléments extérieurs à la tradition orale elle-même lui suffit pour atteindre ses objectifs. Ses recherches sont centrées sur les unités territoriales, définies par un lieu sacré central récepteur de sacrifices : les stratégies mystiques de fondation de ces sanctuaires, ainsi que la concurrence entre groupes pour les terres et la colonisation par le détournement de discours et pratiques de hiérarchies des sanctuaires dans le cadre de ce paysage institutionnel (des développements qui sont imperceptibles dans l'univers moose où la rivalité porte surtout sur la chefferie et où les autels sont laissés à la charge de leurs responsables antérieurs). Ainsi, l'intersection des facteurs économiques et écologiques avec les facteurs rituels et politiques produit un canevas de continuité sociale et de changement contingent, plein de richesses insoupçonnées, de complexité et de pertinence contemporaine. Nous avançons ici à grands pas vers la recherche des régularités et des modèles politiques tels que nous la recommandait Irwin, mais avec un petit quelque chose en plus, un type de connaissance qui n'était pas tout à fait explicite dans l'éclairage qu'il nous a apporté : la découverte par l'analyse d'un dessin social qui n'est pas (et ne peut pas être) articulé par les acteurs historiques non plus que par leurs descendants actuels ; la compréhension de l'organisation politique, qui inclut les stratégies d'auto-promotion et implique des éléments qui ne sont restreints ni à la rhétorique ni au style. Si l'on envisage par exemple le cas de Liptako sous cet angle, on peut se demander s'il serait possible de proposer une analyse de sa politique (ou de son économie) du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne consiste pas simplement à faire le constat qu'il s'agit d'un émirat situé à la frontière occidentale du califat de Sokoto.

Dans *Gens du pouvoir* et dans *Moogo*, Michel Izard aborde les modèles culturels, les principes administratifs et l'organisation sociale, c'est-à-dire le type de régularités énoncées par certains acteurs ainsi que celles qui demeurent non reconnues de tous. La juxtaposition des « gens de la terre » et des « gens du pouvoir » offre un trope central qui peut servir de référence pour l'explication de la stratification politique, des différents aspects de l'organisation de la cour et de la répartition des fonctions dans le Yatenga historique. Il trouve ensuite un jeu

entre les roturiers détenteurs de postes officiels et les membres de la lignée royale patrilinéaire sans poste ; une armée d'esclaves est par ailleurs maintenue à l'écart de ces deux parties. Les décisions de chaque souverain affectent l'équilibre existant entre ces catégories, aussi bien que le degré de concentration du pouvoir, l'intérêt et les compétences des différents acteurs. Derrière tout cela, Michel Izard perçoit un mouvement historique qui va et vient entre les pôles d'administration territoriale et la logique segmentaire de l'aïnesse lignagère.

*Moogo* se distingue de *Gens du pouvoir* par son intérêt pour les questions de genèse et de croissance. Bien que le manque de certitude quant aux séquences d'événements – seul moyen de parvenir à des conclusions plus définitives – empêche de parvenir à des réponses précises, la réflexion n'est pas improductive. Quand l'« État » est-il né, comme principe culturel et comme réalité organisationnelle ? Si, comme la tradition le prétend, il y a eu conquête, quand et comment celle-ci s'est-elle déroulée ? Si le développement a été graduel, est-il possible de proposer un tableau approximatif de ses échelons progressifs ? Ces questions étaient déjà au cœur de l'*Introduction...* en 1970, mais les alternatives n'y étaient pas aussi bien articulées ; dans *Moogo*, la réflexion est approfondie et les problèmes eux-mêmes sont reformulés.

Michel Izard mobilise deux types de ressources pour sa recherche. L'une est la généalogie dynastique. La royauté et les chefs moose se conçoivent comme un seul et gigantesque groupe de descendance patrilinéaire issu d'un ancêtre commun. Il existait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quelque vingt unités indépendantes ou semi-indépendantes dans ce que l'on englobe sous le nom de « pays moose ». En outre, ce système dynastique est à l'origine lié, par reconnaissance mutuelle, à trois royaumes du nord du Ghana : Mamprusi, Dagbamba et Nanumba. D'un point de vue théorique, cela permet d'établir une matrice généalogique qui servira de matériau pour la spéculation chronologique. La base de la reconstruction de Michel Izard est un collationnement de données à propos des deux plus grands royaumes : celui du Yatenga, où il a mené ses propres recherches, et celui de Waogdogo (Ouagadougou), pour lequel il y avait déjà eu profusion de travaux. Suivant une procédure utilisée à maintes reprises par le passé, il regroupe les noms de rois en générations. Depuis l'ancêtre mythique jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il en établit quinze. La dynastie du Yatenga se sépare de celle de Waogdogo à la cinquième génération, avec Yadega. La dynastie Waogdogo commence quant à elle à la troisième génération, avec Wubri. Avant cela, il y eut deux générations mythiques qui s'étaient développées aux confins méridionaux du pays moose actuel, à la région frontalière du Ghana. Cette entreprise constitue une révision et une remise à jour de la généalogie globale et pionnière élaborée en 1904 par l'anthropologue allemand Leo Frobenius lors de son séjour de trois mois à Ouagadougou. Le chapitre fondamental de Frobenius sur le sujet, qui inclut un encart proposant un grand arbre généalogique divisant les segments dynastiques séparés en vingt-deux générations et quasiment quatre cents noms de souverains, a d'ailleurs fait l'objet d'une nouvelle édition récente en français (Frobenius 1986). Michel Izard considère que ce type de matrice devrait nous permettre d'appréhender le rythme de l'histoire politique des Moose.

Tout au long de son travail, il multiplie les avertissements quant à la nature spéculative de son projet, en énumère toutes les embûches et reconnaît la circularité de ses hypothèses. Il note que, lorsqu'on essaye de quantifier les données généalogiques, il est impossible de préciser raisonnablement ne serait-ce que les marges d'erreur. Avant d'aborder l'étape de la quantification, nous sommes déjà confrontés à un blocage dans la construction généalogique, en raison de l'extrême pauvreté du contenu transmis dans les traditions orales moose. Concernant le XVIII<sup>e</sup> siècle et les périodes antérieures, il est clair que la situation est très loin d'être comparable à celle d'Irvine décrivant les Wolof, ou Irwin les habitants du Liptako. On ne peut pas compter sur les chanteurs de louange professionnels pour fournir une liste exhaustive des détenteurs de titres royaux. En outre, leurs déclamations ne sont pas accompagnées de récits. L'identité des noms propres et des noms de louange, comme les simples connexions généalogiques, doivent être complétées à l'aide d'anecdotes et de récits non structurés racontés par les roturiers présents dans l'entourage du roi ou des chefs. Kawada (1985) confirme ce problème avec force détails pour l'aire tenkodogo, à l'autre extrémité du territoire moose. Les représentations verbales des chantres moose visent essentiellement à produire des effets d'installation politique, et non pas à enseigner ou à divertir. Ce sont des exécutions performatives (dans le sens donné par le philosophe J. L. Austin) sans être descriptives. Par conséquent, elles n'apportent que peu d'informations. La cohérence dans l'assemblage de la matrice généalogique générale, quelle que soit sa teneur en faits réels, est due aux efforts et à la persévérance de plusieurs générations de chercheurs expatriés dévoués à leur tâche ; mais soutenir cette idée revient à en reconnaître les sévères limites concernant les usages pour lesquels nous souhaiterions tirer des conclusions.

Ce problème a tout de même son bon côté, qui ouvre sur une nouvelle question méthodologique, pour laquelle il me semble que *Moogo* se révèle éclairant. Dans le cas des Moose, une bonne part des « chimères » chronologiques découle non pas des écueils bien connus de la recherche généalogique, mais du fait que des références écrites, externes à la tradition, sont venues peser sur les questions de datation. Voilà une difficulté particulière puisque, en général, la présence d'une transcription historique est la condition permettant de valider la datation dérivée de l'investigation généalogique. Or, dans le cas de l'histoire des Moose, c'est tout le contraire qui s'est produit. Pendant une bonne partie du siècle dernier, les références qu'on a pu découvrir dans les manuscrits ont été source d'innombrables confusions.

Les références se trouvent dans deux chroniques rédigées en arabe à Tombouctou au cours du troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles ont atteint Paris à la suite de l'occupation française, et traitent principalement de l'histoire songhay. La première à attirer l'attention des savants français fut *Tā'rikh al-Sudan*, œuvre de l'auteur berbère Abd al-Rahman al-Sādi, publiée par Octave Houdas et Émile Benoist en 1898-1900, dans une traduction assurée par le premier. Maurice Delafosse, alors jeune chercheur et administrateur colonial, fit grand usage de cette chronique dans la partie historique de son ouvrage majeur publié en 1912, *Haut-Sénégal-Niger*, qui ouvrit la voie à d'importantes recherches historiques et ethnographiques.

La seconde chronique, *Tàrikh al-fattash*, écrite par un lettré soninké, aujourd'hui connu sous le nom de Ibn l'Mukhtar, fut quant à elle publiée en français après *Haut-Sénégal-Niger*, dans une traduction annotée de Houdas et Delafosse.

Les chroniques comprenaient plusieurs références à un groupe nommé « Mossi », sans toutefois localiser ce dernier. La mention renvoyant à la date la plus ancienne est donnée dans le *Tàrikh al-fattash* qui fait état des incursions « Mossi » en pays songhay en 1260. La date suivante est rapportée dans le *Tàrikh al-Sudan*, et correspond à la mise à sac de Tombouctou dans les années 1330, par les « Mossi » toujours (c'est la première des dates que Delafosse prend en compte dans son livre). Le même manuscrit signale d'autres expéditions des « Mossi » au Niger dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Les guerres des « Mossi » contre Sonyi Ali et Askia Mohammed dans la seconde partie du XV<sup>e</sup> siècle et le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle sont mentionnées dans les deux *Tàrikh*, et il est probable que ces passages furent copiés l'un de l'autre. Enfin, le *Tàrikh al-Sudan* mentionne le fait que Askia Daoud a effectué plusieurs incursions dans le territoire des « Mossi » entre 1549 et 1577-1578 (les références exactes de ces informations dans les versions publiées des chroniques sont données dans *Moogo*, pp. 39-41).

L'équation établie par Delafosse entre ces « Mossi » des chroniques et les Moose de la région de la Volta fut acceptée par ses contemporains, Louis Tauxier et Leo Frobenius ; ce qui explique l'impression d'unanimité qui ressort de la littérature plus récente, bien que ces trois auteurs aient collé les dates des chroniques à différents points de la généalogie moose et à ses diverses branches. Les chroniques ne présentent aucun nom de personne ou de lieu pour les « Mossi », qui pourraient être mis en rapport avec ceux de la tradition moose, même au prix de l'imagination.

Dans *Haut-Sénégal-Niger*, Delafosse attribua l'attaque de Tombouctou à une figure dynastique située très tôt dans la généalogie moose, faisant remonter à partir de ce point la fondation du royaume central au XII<sup>e</sup> siècle et le début du système de pouvoir moose au XI<sup>e</sup> siècle. Si l'on applique sa déduction à la date indiquée dans le *Tàrikh al fattash*, soit le XIII<sup>e</sup> siècle, il faudrait alors dater ce commencement au X<sup>e</sup> siècle. D'autres chercheurs, considérant cette conclusion comme trop fantaisiste, opèrent quelques raccourcis dans la chronologie, mais la pertinence des références des *Tàrikh* pour l'histoire des Moose n'est jamais remise en question. Il est peut-être inévitable que les références de ces deux *Tàrikh* attirent cette attention car aucune autre référence écrite aux Moose n'a été découverte à ce jour (hormis une histoire en langue hausa provenant du nord du Ghana et datant du début du XX<sup>e</sup> siècle, publiée dans une traduction anglaise, qui mériterait plus de réflexion que la simple perplexité qu'elle a jusqu'ici suscitée). Ainsi toutes les recherches sur l'histoire orale moose ont-elles courbé et tordu leurs raisonnements pour mettre leurs données en un minimum de rapport avec les dates fournies par les chroniques de Tombouctou. Il convient de noter également que l'hypothèse d'une naissance au XIII<sup>e</sup> siècle des royaumes moose est celle qui figure dans les manuels scolaires d'histoire en Afrique de l'Ouest et qu'elle est aujourd'hui considérée comme une évidence par les gens instruits du Burkina Faso.

Selon Michel Izard, le premier à critiquer cette interprétation des chroniques dans le cadre de l'histoire des Moose fut John D. Fage, dans un chapitre sur les royaumes du nord du Ghana publié dans le célèbre ouvrage collectif *The Historian in Tropical Africa* paru à l'issue d'un séminaire international organisé à Dakar en 1961. Au milieu des années 1960, Nehemia Levtzion et Myron Echenberg, eux aussi, se permirent séparément de critiquer cette reconstruction coloniale de l'histoire des Moose, en affirmant qu'on la faisait commencer trop tôt dans le temps, argument développé dans *l'Introduction...* de 1970. Dans cet ouvrage, Michel Izard optait pour la thèse de la « continuité marginale ». Le pays central moose est situé à 600 km à vol d'oiseau de Tombouctou, et il faut pour y parvenir traverser le fleuve Niger ainsi qu'une partie du désert. Le trajet s'avère deux fois plus long si l'objectif est de s'emparer d'une ville telle que Tombouctou, en raison du nombre élevé de participants au voyage et de la quantité de matériel à transporter. La tradition orale des Moose ne contient même pas une rumeur lointaine de l'épisode de Tombouctou, ni des incursions en pays songhay plus récentes. S'il existait, au XIII<sup>e</sup> siècle, un royaume moose bien établi, possédant une armée organisée capable de mener une telle campagne, il faudrait alors totalement écarter la source de la généalogie orale, ce qui créerait une disjonction paralysante entre les références manuscrites et le système politique moose tel que nous le connaissons.

Mais peut-être est-il possible, envisageait *l'Introduction...*, d'imaginer qu'un groupe de Moose très ancien, ancêtre ou précurseur des Moose de la Volta que nous connaissons, a créé une formation politique au nord et à l'est du fleuve Niger (qui, du coup, répond mieux aux mentions des manuscrits que la région de la Volta). Cela permettrait également d'expliquer quelques autres vagues références mentionnant les origines orientales des ancêtres des Moose. Il s'agirait là des « Mossi » des chroniques, ce qui constituerait une « protohistoire » pour les Moose de la région de la Volta. Plus tard, ces « Mossi », ou une partie d'entre eux, ont traversé le fleuve Niger puis, une fois sur la rive occidentale, ont marché vers le sud jusqu'à l'actuelle région frontalière entre le Ghana et le Burkina Faso. Comme l'attestent les légendes moose et dagomba actuelles, ils entreprirent, à partir de cette zone, des expéditions conquérantes, notamment vers le nord-ouest, en suivant la vallée de la Volta blanche (Nakambe), où ils fondèrent des royaumes moose aux alentours du deuxième quart du XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans *Moogo*, Michel Izard opère une rupture plus claire avec toute version de l'hypothèse de la « continuité », y compris sa variante « protohistorique » énoncée dans *l'Introduction...* La thèse de la continuité marginale entre le peuple des chroniques et les Moose des vallées de la Volta, constate-t-il, n'est pas moins problématique que leur simple identité. Si les assaillants de Tombouctou n'étaient pas des groupes nomades mais sédentaires, avec souverain, palais, armée et trésor, tels qu'on peut le lire dans les chroniques, et si ces groupes étaient installés sur un territoire situé sur la rive gauche du fleuve Niger, cela signifierait que deux formations politiques centralisées et distinctes portant le même ethnonyme ont existé sans que toutefois cette dualité ait laissé de traces dans l'histoire orale.

En outre, ces deux formations ne peuvent pas être nettement séparées dans le temps, de manière à considérer l'une comme antérieure à l'autre et en en constituant l'origine. Si les « Mossi » des chroniques signalent une même entité pendant une période de plus de trois siècles, elle a été, au moins en partie, contemporaine des royaumes de la Volta, car il y a eu chevauchement entre les deux au XVI<sup>e</sup> siècle, époque des incursions « mossi » en pays songhay d'après le *Tārīkh al-Sudan*, mais également de l'existence d'un royaume moose dans la vallée de la Volta blanche d'après des indications issues des généalogies orales.

On peut en conclure qu'il est impossible d'associer les références des chroniques et celles des généalogies dynastiques orales. L'acceptation de l'une de ces sources revient inévitablement à rejeter entièrement l'autre. L'histoire orale des Moose fait preuve d'une très grande vraisemblance pour les périodes les plus récentes et elle ne peut pas être arbitrairement isolée de celles les plus reculées bien qu'elles soient beaucoup moins fiables, alors que les références des chroniques restent floues dès lors qu'on les envisage séparément de la généalogie orale. Michel Izard choisit à juste titre l'histoire orale et propose de laisser complètement de côté les références des chroniques de Tombouctou concernant l'histoire des formations politiques moose de la vallée de la Volta blanche. Les Moose de cette région ont acquis leur identité dans la région frontalière actuelle entre le Ghana et le Burkina Faso, et l'histoire orale est le seul élément permettant la reconstruction de leur passé.

Cette interprétation trouve aujourd'hui un soutien inattendu. Dans un catalogue critique répertoriant de nombreuses inscriptions gravées du Sahel malien, publication susceptible de réorienter l'ensemble de notre connaissance de l'histoire prémoderne de l'Afrique de l'Ouest, Moraes Farias (2003) propose une nouvelle évaluation des chroniques de Tombouctou qui recoupe ce qu'on vient de présenter. Il remarque que, dès le début, avec la consultation d'une copie du *Tārīkh al-Sudan* par Heinrich Barth, chercheur-explorateur, lors de son passage à Tombouctou au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ces manuscrits ont été traités comme des données brutes par les historiens occidentaux. Les inscriptions épigraphiques, qui commencèrent à refaire surface dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, indiquent qu'il en va autrement. Les documents gravés et les manuscrits présentent deux mondes historiques complètement différents, et rien ne permet d'en corriger un à l'aide de l'autre. Il est par exemple impossible de faire correspondre les listes de rois des chroniques de Tombouctou avec les inscriptions sur marbre de Saney. L'heure est venue de prendre les *Tārīkh* de Tombouctou pour ce qu'ils sont : des créations littéraires reflétant les préoccupations de leurs auteurs, et non des stricts comptes rendus d'événements enregistrés par des observateurs contemporains. D'après Moraes Farias, la chronique était alors un genre nouveau initié par les intellectuels de Tombouctou en réaction à l'invasion marocaine de 1591 (2003 : § 111). Étant créés comme instruments pour la « gestion de la catastrophe », ces manuscrits constituèrent une tentative pour donner un sens à l'invasion, s'accommoder au régime arma qui s'ensuivit, et formuler implicitement des raisons de le réformer. Pour parvenir à ces objectifs, le passé songhay fut consolidé en un récit cohérent, le dotant d'une continuité politique.

Ces circonstances expliquent pourquoi les chroniques ne peuvent servir de sources primaires que pour les événements contemporains de leurs auteurs ou des parents et grands-parents de ceux-ci, c'est-à-dire pour une période de quelques dizaines d'années. Pour les périodes antérieures, elles ne constituent pas un registre, mais un amalgame d'anecdotes transmises oralement et de brèves notes prises sur des feuilles volantes, fusionnées en récits de manière à refléter l'attitude tout à fait personnelle de leurs auteurs. Plus la période rapportée est antérieure au XVII<sup>e</sup> siècle, plus la légende et la fiction entrent en jeu. Au cours d'un long commentaire à propos de Sonyi Ali, par exemple, Moraes Farias explique qu'il ne s'agit pas d'une figure historique, mais bien d'un personnage stéréotypé du répertoire populaire, mêlant divers motifs de littérature orale et calqué sur le modèle d'un *trickster* touareg (2003 : § 165-§ 191). Les figures de *trickster* sont également présentes dans les généalogies moose. L'histoire de la sœur qui vole les objets de pouvoir du roi hérités du fondateur pour le compte de son frère rebelle apparaît à deux reprises dans le corpus de Michel Izard (dans une occurrence, elle est liée à l'ancêtre éponyme du segment royal yatenga au détriment de la branche waogdogo). Ces événements sont-ils rappelés dans l'objectif d'affirmer la légitimité du prince sécessionniste ? Un traitement thématique pourrait suggérer que nous nous trouvons face à des intrigues standardisées qui peuvent être décodées sans référence à la « légitimité ». Il est possible de les envisager comme l'équivalent du thème de la « ruse » dans les récits de fondation de village dans l'ouest voltaïque, qui implique une compétition entre deux concurrents où chacun essaye de prouver qu'il est arrivé sur place le premier. L'un des deux amène l'autre à céder par la ruse, offrant une pierre qu'il a placée dans le lit de la rivière comme preuve, alors que le second n'a rien à montrer, étant donné que l'eau a emporté la motte d'argile qu'il y avait déposée (Jacob 2003 ; Schott 1993). Dans d'autres versions, le vainqueur triomphe de son rival grâce à l'apparente (et fausse) ancienneté de sa maison ; ou bien encore un village astucieux s'approprie un vaste territoire en revendiquant comme frontière l'endroit où s'arrête un feu de brousse, laissant le village voisin, qui s'était contenté de marquer ses limites en lançant une pierre le plus loin possible, presque orphelin de terre. Tous ces récits contiennent un message pluriel. Ils semblent reconnaître les revendications selon l'ancienneté, leur donnant dans le même temps une portée relative en les attribuant à une supercherie, tout en affirmant la préséance conjointe des plus anciennes lignées vis-à-vis de celles arrivées plus tard.

Lorsque des événements et des personnages sont ainsi escamotés, à quoi peut bien servir la recherche généalogique ? Michel Izard s'explique sur la nature nébuleuse de la chronologie qui en résulte. Il va jusqu'à déplorer la confiance irréfléchie avec laquelle sa chronologie de 1970 fut acceptée dans le petit milieu universitaire. L'acquis le plus solide me paraît être dans ce cas l'élimination des dates les plus anciennes suggérées par les chroniques de Tombouctou, d'où surgissent des implications d'une plus grande envergure. Notre désir d'allier les apports des sources orales et écrites serait mieux servi si l'on évitait qu'il prenne la forme d'une chasse aux correspondances faciles, si l'on freinait l'impatience de

transformer par pure magie des informations vagues en des données nettes dignes d'être présentées en forme sommaire. Les registres de l'oral et de l'écrit doivent être appréhendés séparément, chacun selon les moyens critiques qui lui conviennent, avant de comparer les résultats des deux lignes de recherche. Rapprocher des éléments isolés, piochés précipitamment dans chaque registre, risque plus sûrement d'obscurcir les choses que de les éclairer.

La totale absence de références à des faits extérieurs à leur monde est une caractéristique importante des traditions orales moose. On n'y trouve aucune allusion à des événements ou à des personnages situés dans des régions voisines, telles que le pays songhay, qui auraient permis de coordonner pour des éclaircissements réciproques les histoires des différentes aires politiques. Le terme de « Moogo » peut signifier quelque chose comme « le monde », et il semble que la tradition orale en prenne acte. La présence de marchands, artisans et clercs musulmans dans l'entourage des hommes de pouvoir ne semble pas avoir mené à la création d'une tradition de chroniqueurs, et, même, aucune trace n'a encore réapparu de la correspondance que les clercs ont pu aider leurs protecteurs à entretenir.

## Du mythe à l'histoire

C'est dans ce cadre que Michel Izard a recueilli, sur le terrain, en parallèle à ses recherches sur la généalogie, un second vaste corpus de données constituant une étude de l'histoire de la population. Cette méthode, utilisée par de nombreux autres chercheurs français en Afrique de l'Ouest, consiste à la base en un recensement, obtenu au fil d'un travail minutieux effectué auprès de chaque communauté sur une zone très étendue. Comme unité pour cette recherche au Yatenga, Michel Izard a choisi le « quartier » (*saka*), ensemble d'habitations rassemblées autour d'un lignage patrilinéaire et plus petit que le village – ce dernier n'étant, dans le contexte moose, qu'une entité administrative trop variable. Le recensement couvrit plus de deux mille *saka*. Les informations réunies furent classées et analysées dans *Gens du pouvoir*, où étaient discutés l'ethnicité, le statut socioprofessionnel et les modèles de stratification de la population. Dans *Moogo*, ces renseignements ont pour fonction de combler d'événements les liens généalogiques avérés (mais réduits à leur plus simple expression en raison du manque de contenu narratif) entre les lignées de chefs et celles de la dynastie royale. L'histoire du peuplement confère une densité humaine au canevas dynastique en traçant la progression de l'appareil de pouvoir moose, établi à partir de la fondation de nouvelles chefferies et communautés.

Pour résumer, Michel Izard divise l'histoire moose en trois phases. La plus récente couvre cent cinquante ans, du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle au moment de l'occupation coloniale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour cette période, la liste des noms de rois correspond avec des dates fiables d'accession au pouvoir. En outre, une longue série d'informations circonstanciées, internes ou externes à la tradition, peut venir étayer un corpus de récits historiques réduit à l'essentiel mais pas excessivement spéculatif.

La phase précédente, comprenant les deux siècles à partir de la moitié du XVI<sup>e</sup>, est la période classique de l'histoire politique moose. Cette époque doit être reconstruite par spéculation sur la base de suppositions reposant sur ce qui est connu de la phase la plus récente, une entreprise sujette à tous les avertissements prononcés par Henige, entre autres. Michel Izard affirme quant à lui que l'incertitude de la chronologie hypothétique n'est pas la seule difficulté à affronter. Effectivement, nous ne savons quasiment rien des développements institutionnels et religieux de cette période, ni des détails de l'histoire économique, de la culture matérielle, de l'alimentation ou des habitudes vestimentaires, etc. Jusqu'ici, l'apport de l'archéologie a été très mince, et l'iconographie est carrément inexistante. Le solde négatif de connaissances pour cette période, qui n'est après tout pas si lointaine, est saisissant, mais les spécialistes de l'Afrique reconnaîtront qu'un tel déficit n'est pas spécifique aux Moose. Ce qui est plutôt rare est la lucidité : une pensée libérée du syndrome d'une Afrique atemporelle qui reconnaît sans complexe les grandes lacunes de nos connaissances.

L'idée de Michel Izard n'est pas pour autant de s'avouer vaincu. Il affirme qu'il est de la responsabilité de l'ethnologue qui s'est engagé à effectuer des recherches culturelles et institutionnelles dans un contexte tel que celui des Moose, de glaner tout ce que la tradition peut offrir en termes d'historicité, et de proposer une histoire possible, accompagnée d'un cadre temporel. Il place ainsi la fondation du royaume central de Waogdogo, commencement de l'histoire politique des Moose à proprement parler, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et celle de sa ramification naturelle située plus au Nord, le Yatenga, peu de temps après.

Puis vient une troisième période, plus ancienne, sorte de protohistoire des Moose, qui peut être envisagée comme un incubateur commun avec les royaumes mamprusi, dagbamba et nanumba du nord du Ghana, et qui n'est perceptible qu'à travers la brume des légendes et des mythes. Michel Izard situe cette phase aux alentours de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Mais étant donné que, pour cette période, les événements passent dans le domaine du merveilleux, et que les termes semblant tangibles pour l'époque classique ne sont alors pas encore nés, la question se pose de la forme de ce commencement.

Dans cette recherche du passé, l'objet de l'interprétation se métamorphose naturellement à mesure qu'on se rapproche des origines supposées. Outre les problèmes de chronologie, la question conceptuelle de savoir comment formuler le commencement à dater se fait jour. Chez Michel Izard, la question historique qui prévaut dans la progression de l'expansion est fonction d'un terme du vocabulaire politique moose : le *naam*. Il s'agit d'un mot particulièrement difficile à traduire pour lequel il propose la glose de « pouvoir », sans en être totalement satisfait (Drucker Brown [1975] proposait en anglais *office*, « charge » ou « fonction », pour les Mamprusi). Le *naam* est l'élément qui distingue le système politique moose-mamprusi, hors du magma primitif des sanctuaires de la terre dans laquelle fleurissent les processus sociopolitiques étudiés dans d'autres communautés de langue gur/voltaïque (contexte sur lequel travaillent notamment Lentz et ses collaborateurs). Le *naam* représente aussi une coupure avec la notion de roi-prêtre.

Il est conçu comme une totalité, actualisée lorsque le héros fondateur établit une chefferie territoriale et un segment patrilineaire. À partir de là, le *naam* se transmet d'un père qui règne à l'un de ses fils qui fait de même. Cependant, il peut également être transmis à plus d'un fils en même temps, puisque les pouvoirs se multiplient suivant la logique segmentaire, ce qui correspond historiquement avec l'expansion de la domination moose dans l'espace. Le *naam* fait de l'appareil du pouvoir politique moose un phénomène à part, qui se sépare de la politique des pactes entre hommes importants (« big men ») et villages, ou des alliances entre villages. Cette longue réflexion engage l'auteur sur la voie d'une archéologie de l'« État » à partir des sables mouvants de la tradition orale.

Suivant une procédure classique, Michel Izard remonte au début du XVI<sup>e</sup> siècle en utilisant un nombre moyen d'années par génération, nombre calculé sur la base de la liste de rois du XIX<sup>e</sup> siècle. Lorsque nous parvenons au sommet de la généalogie, aux générations qui ne sont occupées que par un seul roi, il considère que nous sommes dans le domaine du mythe pur. C'est ainsi que les deux systèmes politiques « germains » qui furent séparés par les frontières coloniales française et britannique, moose et mamprusi, ne font pas état de la même figure fondatrice, et ce malgré les connexions reconnues et exprimées sous la forme d'une participation commune aux rituels jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, après une comparaison de récits, Michel Izard suggère que c'est à Pusga, village situé juste au sud de la frontière actuelle du Burkina Faso, que fut inventé le *naam*. Il insiste sur le fait qu'il faut considérer cette création comme un acte unique et singulier, un nouveau départ conceptuel qui a lancé d'un coup la destinée collective (puisque'il s'agissait d'un saut métaphysique ne permettant pas une évolution par degrés), sans pour autant affirmer que l'entière phylogénèse du pouvoir de l'État est contenue dans le point d'origine. Il met en rapport les différents chemins empruntés par le mode de succession dans les différentes zones de l'espace moose et dans ce que nous pouvons reconstruire comme étant les pratiques du passé, afin de faire ressortir les possibilités divergentes.

La discussion de l'émergence sociale de la domination moose, par opposition à la création du concept de *naam* lui correspondant, est l'un des points nouveaux abordés dans *Moogo*. La « conquête » des Moose est ramenée par cette discussion à une simple série d'annexions internes. Michel Izard suppose, d'après des récits stéréotypés, que des groupes de guerriers, étrangers mais familiers de la région, devenaient les protecteurs de fermiers qui les sollicitaient ou à qui ils promettaient la sécurité. Ces guerriers étaient sans aucun doute des cavaliers, comme l'indique le nom de l'ancêtre éponyme, Wedraogo « l'étalon » (étonnamment présenté sous la forme d'une femme chevauchant un étalon dans certaines des toutes premières traditions retranscrites par les Européens). Michel Izard les envisage comme des hommes d'origines géographiques et ethniques diverses. Au sommet de la pyramide généalogique, on trouve des noms d'ancêtres dont la mémoire n'est retenue uniquement que dans certaines zones du pays moose, auxquels correspondent une concentration locale de chefferies qui en dérivent. D'après lui, cela s'explique par le fait que ces noms furent à l'origine de lignées

de chefs sans liens entre elles. Lorsque les chefs moose consolidèrent leur pouvoir et développèrent une image d'eux-mêmes qui se voulait le reflet de leurs appareils politiques imbriqués, ces lignées séparées furent amalgamées (Zungrana, Baawa, Wedraogo). Un mouvement parallèle, mais inversé, entraîna une scission dans le tableau segmentaire patrilinéaire, conséquence de la prolifération de chefferies de villages selon un processus similaire au clonage politique, et au fur et à mesure que les descendants exclus du pouvoir se mêlèrent aux gens du commun.

Pour remédier à une éventuelle lecture téléologique de l'histoire des Moose, Michel Izard fait appel aux notions de multilinéarité et de convergence. Le creuset que constitua au <sup>XV</sup><sup>e</sup> siècle le village légendaire de Pusga, où le *naam* fut inventé par un groupe de guerriers, conduit à la forme bien connue de la chefferie moose seulement après avoir traversé le pays bisa et en rapport avec des modes de contrôle politique qui se développaient indépendamment sur place. De la même façon, à l'extrémité nord de la zone d'expansion moose, les centres de pouvoir kurumba existaient déjà avant leur intégration à l'organisation politique moose. Les formations politiques gurma de l'est ont pu avoir, elles aussi, une influence sur le système naissant moose-mamprusi. Toutes ces traditions de pouvoir politique, distinctes mais contiguës, constituent une zone aux affinités marquées entre ses composantes, ce qui rend plausible l'idée d'une émergence concomitante. Notons que Michel Izard n'étend pas sa discussion aux formations politiques ayant entretenu des contacts avec les Moose sans leur être géographiquement proches (telles que les Songhay, les Ashanti, les Hausa et les Mandé du Haut-Niger).



Les royaumes moose n'existent plus sous la forme décrite dans *Moogo*, bien que les catégories sociales issues de ces entités d'antan continuent à poser problème dans la république qui les a remplacées dans le même espace. L'ouvrage, fruit d'une vie d'étude, est une biographie de cette forme d'autorité politique à partir de ses origines. Il est heureux que nous puissions bénéficier de cette réflexion aboutie constituant la conclusion d'un cycle. *Moogo* n'est pas destiné aux âmes sensibles ; il tire sa force de ses fondements ethnologiques, et c'est un plaisir de le lire pour ceux qui ont le goût de l'ethnographie autant que le virus de l'histoire. Il enchantera en outre les férus de théorie, africanistes ou non, qui méditent sur les multiples formes de l'autorité politique et les circonstances variables de son émergence.

University of Illinois, Urbana-Champaign (États-Unis)  
m-saul@uiuc.edu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Manuel Benguigui, et revu par l'auteur.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : anthropologie et histoire/*anthropology and history* – anthropologie politique/*political anthropology* – tradition orale/*oral tradition* – méthode généalogique/*genealogical method* – Moose – Burkina Faso.

- Bonte, Pierre & Michel Izard, eds  
1991 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France. [2<sup>e</sup> éd. augm. : 2004.]
- Drucker Brown, Susan  
1975 *Ritual Aspects of the Mamprusi Kingship*. Leiden, Africa-Studiecentrum.
- Frobenius, Leo  
1986 [1912, 1922] *Histoire et contes des Mossi*. Wiesbaden, Franz Steiner.
- Henige, David P.  
1974 *The Chronology of Oral Tradition : Quest of a Chimera*. Oxford, Clarendon.
- Irvine, Judith T.  
1978 « When is Genealogy History ? Wolof Genealogies in Comparative Perspective », *American Ethnologist* 5 : 651-675.
- Irwin, Paul  
1981 *Liptako Speaks : History from Oral Tradition in Africa*. Princeton, Princeton University Press.
- Izard, Michel  
1970 *Introduction à l'histoire des royaumes mossi*. Paris, CNRS-Laboratoire d'anthropologie sociale / Ouagadougou, CVRS (« Recherches voltaïques » 12-13).  
1980 *Les Archives orales d'un royaume africain : recherches sur la formation du Yatenga*. Paris, Université Paris V-René Descartes, thèse de doctorat.  
1985a *Gens du pouvoir, gens de terre : les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga (bassin de la Haute-Volta blanche)*. Cambridge, Cambridge University Press / Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.  
1985b *Le Yatenga précolonial : un ancien royaume du Burkina*. Paris, Karthala.
- 1992 *L'Odyssée du pouvoir. Un royaume africain : État, société, destin individuel*. Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Izard, Michel, ed.  
2004 *Lévi-Strauss*. Paris, Éd. de l'Herne.
- Izard, Michel & Pierre Smith, eds  
1979 *La Fonction symbolique : essais d'anthropologie*. Paris, Gallimard.
- Jacob, Jean-Pierre  
2003 « Imposer son tutorat foncier : usages autochtones de l'immigration et tradition pluraliste dans le Gwendégué (Centre-Ouest du Burkina Faso) », in Richard Kuba, Carola Lentz & Claude Nurukeyor Somda, eds, *Histoire du peuplement et relations inter-ethniques au Burkina Faso*. Paris, Karthala : 75-96.
- Kawada, Junzo  
1985 *Textes historiques oraux des Mossi méridionaux (Burkina Faso)*. Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa.
- Kuba, Richard & Carola Lentz  
2002 « Arrows and Earth Shrines : Towards a History of Dagara Expansion in Southern Burkina Faso », *Journal of African History* 43 (3) : 377-406.
- Lentz, Carola  
1994 « A Dagara Rebellion Against Dagomba Rule ? Contested Stories of Origin in North-Western Ghana », *Journal of African History* 35 : 457-492.  
2000 « Of Hunters, Goats and Earth Shrines : Settlement Histories and the Politics of Oral Tradition in Northern Ghana », *History in Africa* 27 : 193-214.

**Moraes Farias, P. F. de**

2003 *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali : Epigraphy, Chronicles, and Songhay-Tuareg History*. Oxford, Oxford University Press.

**Schott, Rüdiger**

1993 « Le caillou et la boue : les traditions orales en tant que légitimation des autorités traditionnelles chez les Bulsa (Ghana) et les Lyéla (Burkina Faso) », *Paideuma* 39 : 145-62.

**Skinner, Elliott**

1964 *The Mossi of Upper Volta : The Political Development of a Sudanese People*. Stanford, Stanford University Press. [Trad. franç. : *Les Mossi de Haute-Volta*. Paris, Nouveaux Horizons, 1972.]

**Vansina, Jan**

1985 *Oral Tradition as History*. Madison, University of Wisconsin Press.